

Le français et le français populaire africain : partenariat, cohabitation ou défiance ? FPA, appartenance sociale, diversité linguistique

Par Angèle BASSOLE - OUEDRAOGO
Institut d'études des femmes
Université d'Ottawa (Canada)
ABASSOLE@uottawa.ca

En Afrique urbaine francophone, à côté du français dit standard, se développe un autre type de français qui, au départ perceptible au sein des classes sociales marginales, s'étend à présent aux élites. Cette langue dite FPA (Français populaire africain) est pratiquée dans les capitales africaines comme Abidjan, Dakar, Cotonou, Lomé ou Ouagadougou. La particularité de cette langue qui a ses propres règles grammaticales et son lexique riche et varié est de révéler l'esprit et le sens de créativité de ses locuteurs. Cette langue FPA participe de ce fait au développement d'une diversité linguistique et culturelle propre à sa communauté de locuteurs qui s'étend d'un bout à l'autre de l'Afrique subsaharienne francophone. Le français populaire africain est en train de s'imposer de plus en plus comme une deuxième langue que ne dédaignent pas utiliser les élites car à sa marginalisation des débuts, se substitue à présent un phénomène d'adoption qui lui ôte son caractère de langue de ghetto et lui confère un certain statut social que n'ont pas les langues africaines. De plus en plus, ce sont ceux qui ne parlent pas cette langue qui se sentent exclus, à la marge. Le fait de pouvoir communiquer en FPA tend à devenir un symbole d'appartenance social très fort.

Dans cette réflexion, nous nous proposons d'analyser les pratiques du FPA et sa cohabitation avec le français dit officiel. Un partenariat est-il possible entre ces deux langues ? Comment se fait la cohabitation ? Est-elle pacifique ou y a-t-il défiance permanente ? Qu'en pensent les écrivains ? L'appropriation du FPA renouvelle-t-elle la langue française ou l'appauvrit-elle au contraire ?

Les pratiques du FPA reflètent la diversité linguistique de ses locuteurs dans la mesure où cette langue se nourrit de l'apport et de l'influence des langues africaines auxquelles elle emprunte les figures, les images, les expressions. C'est un français africanisé sans pour autant être du Créole car il procède différemment. Son existence, d'abord le fait des jeunes marginalisés des centres urbains africains, tend à être adopté par d'autres classes sociales. De langage à la mode, il est en passe de devenir le mode de langage d'une frange de plus en plus importante des populations africaines. Né sur les bords de la lagune Ébrié pour ce qui concerne le FPA de la sous-région Ouest africaine et d'abord connu sous l'appellation de français populaire ivoirien (FPI), le FPA s'est africanisé en franchissant les frontières des pays avoisinants grâce aux jeunes, étudiants, élèves, peu ou prou scolarisés, grâce aussi à la musique, au théâtre, à la danse, en somme, par le biais de la culture. Il est important de noter que l'usage du FPA se fait de façon consciente, délibérée. Ses locuteurs ne sont pas forcément des analphabètes qui n'ont pas d'autre choix de langue parce qu'ils n'en ont pas appris une. Les locuteurs du FPA proviennent aussi d'une certaine élite qui maîtrise bien le français officiel. Le fort sentiment d'appartenance, de soudure sociale dont font preuve ces locuteurs explique son adoption par une élite de plus en plus nombreuse.

S'il a quelque origine avec le Nuchi, le FPA en diffère énormément par le choix délibéré de ses pratiquants d'user de la dérision, de l'humour caustique, de la provocation plaisante.

L'une de ses particularités réside dans ce choix de la dérision et de l'humour plutôt que de la violence à laquelle était assimilé le Nuchi, ce qui justifie sa popularité auprès de franges diverses des populations urbaines africaines.

Le FPA est une expression de la marginalité qui tend à ne plus être marginale car il cohabite avec le français officiel de l'école et de l'administration avec ses codes, ses règles. Il est le moyen unique et original qu'ont trouvé certaines franges des populations africaines de survivre au dur quotidien qui est le leur par une langue caustique et colorée qui rend compte de leur profond état d'âme face aux injustices et aux dictatures dont elles sont les victimes. Le FPA leur permet de rire de leurs drames, de dramatiser des situations humaines souvent tragiques. La philosophie sous-tendant le FPA reste la détermination, la foi en demain qui doit être forcément meilleur qu'hier. La désespérance, la fatalité n'ont pas droit de cité dans le dictionnaire du FPA, ce qu'illustrent des expressions comme : « C'est l'homme qui a peur, sinon, y a rien, y a foye » (du Jula signifiant rien), « C'est coco taillé (une tête rasée) qui a peur, sinon, on peut le tresser », ou « Tchogo tchogo, ça va aller », « Tchogo nan Tchanga, on va s'en sortir » qu'on peut entendre au Mali, au Burkina, en Côte d'Ivoire, et au Cameroun : « Fait quoi, fait quoi, nous vaincrons ».

La force de survie transcende les difficultés environnantes et c'est pourquoi ce dicton localisé selon les pays : « Découragement n'est pas africain » existe et fait écho à celui de la métropole coloniale : « Impossible n'est pas français ».

C'est cette foi que demain sera un autre jour qui alimente l'essence, la raison d'être de ce langage qui laisse transparaître le sens de la créativité et l'esprit de vivacité de ses locuteurs. Prendre la vie du bon côté, ne jamais laisser les événements avoir le dessus constitue la base de la philosophie des locuteurs du FPA. « Faire le show » (s'amuser), « Créer situation » (trouver une opportunité de rencontres, de sorties), « Avoir une proposition concrète » (inviter les amis à boire ou à manger).

Le FPA n'est pas figé, il évolue au gré des actualités mondiales et africaines car il reflète le ponctuel, le quotidien des personnes qui s'y identifient. Ainsi, si vous entendez parler dans les centres urbains d'Afrique francophone, de Tchétchénie et des Tchétchènes, vous aurez bien tort de penser aux voisins des Russes car la Tchétchénie dans le langage FPA désigne la marge par rapport au centre et les Tchétchènes, les exclus. Dans le cas par exemple d'une grande cérémonie d'état ou d'un procès médiatisé où les masses ne sont pas admises, l'extérieur des lieux où se déroule la cérémonie ou le procès sera appelé la Tchétchénie, et la foule qui tente d'avoir des échos de ce qui se passe à l'intérieur, des Tchétchènes, ce qui est une image bien parlante de la géopolitique actuelle. Tout comme les jeunes étudiants ivoiriens des années 90 désignaient sous le vocable de « Cambodgiens » leurs collègues qui n'avaient pas de chambre allouée en leur nom et qui se trouvaient obligés de sous-louer et de partager clandestinement celle de leurs camarades, chambre normalement destinée à une personne. Il en est de même des étudiants camerounais qui, déjà, en 1990, au plus fort de la contestation étudiante désignaient leurs campus du nom de la ville irakienne de Bassora. L'imagination se fait donc féconde, originale, débordante car le FPA est une langue bien vivante qui s'adapte, se modèle au contexte de vie de ses locuteurs. Si on peut reconnaître le FPA d'une façon générale, il faut mentionner qu'il peut varier dans certains usages. La forme tout comme le fond ne sont pas figés, régis une fois pour toutes. Ainsi, l'expression « djafoul », considérée comme un verbe signifiant s'en prendre à quelqu'un, le gronder, s'utilise différemment en Côte d'Ivoire et au Burkina. Dans le premier, on dira : « Je vais djafoul sur toi » tandis que dans le second, ce sera : « Je vais te djafoul ». Dans l'un des cas donc, on a un usage transitif indirect et dans l'autre, un usage transitif direct. Dans « djafoul », il y a l'expression d'une grande colère, d'une rage mais qui demeure uniquement verbale et paradoxalement taquine, amicale.

Le FPA a ses propres règles grammaticales et son lexique est riche et varié. En témoigne les usages suivants : Une personne qui dit d'une autre, ceci : « Il ou elle peut me tuer ! »/ « il ou elle peut me dja ! » exprime selon les circonstances une multitude de signifiés :

- Cette personne m'énerve à mourir.
- Je meurs d'amour pour elle.

Par contre, « Il ou elle me plaît ou commence à me plaire » signifie tout le contraire et traduit un certain sentiment d'exaspération vis-à-vis de la personne dont on parle. Mais l'amitié appréciée d'une personne s'illustrera par : « c'est mon môgô sûr ! » ou « c'est mon bramôgo ».

Le sentiment d'amour envers une personne se manifeste à travers cette expression : « Jean est fan de Stéphanie », « être fan de quelqu'un », c'est en être amoureux. Le langage amoureux en FPA est aussi riche et diversifié. Faire la cour à une fille, la draguer, tourner autour d'elle, se dira : « Pointer chez... » ex. : « Jean pointe chez Stéphanie ». Jean devient donc « un pointeur » ou « un candidat à la présidence ». Cette image de pointeur fait référence à celle des travailleurs pointant leurs heures de travail. Ce qui est mis en exergue ici, c'est l'assiduité dans la tâche, la présence fréquente au poste, la persévérance. Autre expression traduisant la même chose : « Avoir le réseau' ».

Si l'attitude de Stéphanie dans cet exemple à l'égard de Jean tend vers le désintéret, on emploiera le terme : « Stéphanie a damé sur Jean », « Stéphanie a multiplié Jean par 0 », « Stéphanie a cassé le cou de Jean ».

Des figures de style très variées existent donc dans l'usage du FPA comme dans ces exemples, des métaphores, des allitérations, des jeux de mots : « Si tu ne m'arranges pas, faut pas me déranger » se dit pour signifier à une personne qui nous fait perdre notre temps, de s'en aller, de nous laisser tranquilles.

« Ce qui est sûr, rien n'est sûr » (remplace peut-être). L'ironie est prépondérante : « Respectez-vous ! » (arrêtez de mentir), « Il est blessé » (il est laid).

Des pléonasmes redondants comme : « Un grand n'est pas un petit », « Un riche n'est pas un pauvre », « Celui qui a peur n'est pas courageux », colorent ce langage déjà haut en couleurs.

Le FPA est intrinsèquement africain car il emprunte beaucoup aux images, expressions et structures syntaxiques des langues africaines : « On dit quoi ?, « C'est comment ? » utilisées plus souvent en Côte d'Ivoire pour la première expression et les deux au Burkina découlent des salutations des langues africaines comme le Jula : « A bé di? », « Ko bé di? », le Mooré : « Yaa wana? », Le Lyelé : « Ètra? » pour s'enquérir de l'état émotif et physique de son interlocuteur et qui traduit le : « Comment ça va? ».

Les métaphores et les images sont très présentes dans le FPA et constituent le socle sur lequel il repose. La particularité de ces métaphores et images est de faire dire au mot ce qu'il représente de façon immédiate, instantanée, directe. Ainsi, l'élite dirigeante, la haute classe sociale sont désignées comme : « Les en-haut de en-haut », les Mògò puissants (Mògò, du Jula, signifie gens, personnes) illustrant leur ascension sociale, leur position élevée dans la haute sphère sociale, et les masses démunies, elles, sont « les en-bas de en-bas » survivant sous la strate inférieure. Cette image ne peut manquer de faire penser à une construction pyramidale. Le FPA comporte dans son essence une satire sociale consciente mais amenée de façon très subtile. Face par exemple à des injustices sociales constatées, c'est cette expression qu'on entendra : « Yeux voient, bouche parle pas! » qui illustre à la fois le manque de liberté d'expression et la peur de s'attirer des ennuis.

Il y a dans le FPA une sagesse proverbiale frappante qui s'inspire comme les images et les métaphores des langues africaines. L'emploi donc des proverbes est récurrent : « Affaire où on applaudit-là, moustique n'aime pas » pour mettre en garde un interlocuteur contre la provocation que ce dernier aurait tendance à faire en son encontre, pour faire la morale à quelqu'un qui se retrouve embourbé dans un imbroglio ou pour signifier qu'on ne veut pas avoir d'ennuis.

Ceci est semblable au proverbe Jula (sans pour autant en dériver) qui dit : « Ko té mògo gnini, mògo-le be ko gnini », littéralement, « le problème ne cherche personne, c'est la personne qui cherche le problème » en somme, on est soi-même responsable de ses propres déconvenues.

« Fou connaît camion » et « Souris saoulée connaît carrefour de chat » font référence au fait que chacun connaît ses limites.

« Gbè est mieux que drap » : la petite foutaise vaut mieux que la grande honte.

« Ya drap » : se dit d'une situation problématique, embarrassante.

« Y a drap dans drap » : Complexification d'une situation déjà problématique.

« Cabri mort n'a pas peur de couteau » (se dit d'une personne n'ayant plus rien à perdre). L'usage des proverbes peut aussi s'inspirer du français officiel. Ainsi, la maxime de Jean-Jacques Rousseau «L'homme est un loup pour l'homme » devient en FPA : « Les gens n'aiment pas les gens », et « Chacun pour soi, Dieu pour tous », « Chacun s'asseoit, Dieu le pousse ».

Pour signifier qu'on tire profit d'une situation, ou pour conseiller quelqu'un d'agir avec promptitude, ce sera : « En même temps est mieux ». Par contre, « Quitte dans ça! » avise un tiers d'abandonner de mauvaises habitudes, fréquentations, de se sortir d'une situation fâcheuse ou tout simplement de renoncer à un projet, à une idée.

Si quelques expressions sont empruntées au français officiel, elles n'ont pas du tout la même signification. Ainsi, « prendre crédit » ne veut nullement dire emprunter mais se goinfrer, manger par gourmandise. L'image du crédit suggère ici qu'on aura à payer quelque part, d'une certaine façon les conséquences de ses actes.

Tout comme « Laisse papa se reposer » n'a rien à voir avec une injonction à un enfant qui dérangerait le sommeil de son père mais bien simplement signifie de ne pas insister, d'abandonner la partie. Il en est de même avec l'expression : « Est-ce que tu as des idées? » (as-tu de l'argent?).

Vous faites fausse route (ou « tirez à terre ») si vous entendez dire : « Être sur le Web » et pensez à la toile, car « être sur le Web » signifie être seul et cela illustre bien adéquatement l'activité solitaire que constitue la navigation sur Internet. De même « être en orbite » ne doit pas être compris comme une prouesse technologique africaine dans la conquête de l'espace car « un homme ou une femme en orbite » est une personne à la recherche de l'âme sœur. La personne aimée, quand à elle, se désigne sous le terme : « Mon Allou ». puisque c'est la personne à qui on est censée parler le plus souvent.

Le téléphone cellulaire, « le circulaire », parce qu'il permet au contraire du fixe, de circuler partout avec.

Une « Finlandaise » n'est pas une habitante de la Finlande mais une jeune fille portée vers les invitations à manger (elle a toujours faim) de même qu'une académicienne ne fréquente aucune académie mais désigne une mineure.

« Une multiprise » se dit d'un coureur invétéré de jupons et une fille pas sérieuse est un « cahier de roulement ».

« France au-revoir » désigne les voitures d'occasion en provenance de la France.

Mettre les points sur les « i », insister, se traduit de la façon suivante : « Je vais lui dire 2 ou 3 petits français ».

Pour manifester son accord avec l'opinion ou l'idée de son interlocuteur, on dira : « Je vois ça en puissance ». Autre expression dans le même sens pour marquer l'assentiment : « Au clair de la lune » : bien sûr, évidemment.

« Être dans le beurre ou dans le fêfê » est l'équivalent français de : être aux anges, être à l'aise financièrement ou socialement, avoir tout à soi tandis que « Gagner son Paris », c'est réussir, une occurrence homophonique donc avec le terme français de gagner son pari.

On sait que la scolarisation des filles en Afrique demeure encore problématique et que beaucoup parmi elles ne parviennent pas à finir leur scolarité pour diverses raisons sociales, économiques, etc. Celles qui arrivent donc à poursuivre leurs études le plus loin possible sont perçues comme des femmes à craindre, car autonomes. « Papier longueur » désigne donc les intellectuelles. Le « papier » en FPA, ce sont les études, les diplômes. Dire qu'une personne « connaît papier ou sèbè (l'équivalent Jula) » signifie qu'elle est intelligente, douée pour les études. Par contre, « Il n'ont pas encore les sèbè » se dit de personnes immigrantes qui ne possèdent pas encore leur droit de résidence dans le pays hôte.

Comme on peut le constater, le vocabulaire du FPA est illimité et emprunte à tous les registres. Sa structure syntaxique est directe, identifie un interlocuteur perceptible parce qu'il est dans avant tout un mode de communication instantanée, une langue de l'oralité, de l'échange, de la parole où les mots, les sons, les images, les couleurs, la musicalité sont prépondérants. « Ya les gban gban » : il y a la guerre, la bagarre (du Jula gban, bouillir, chauffer). « Les gnan-ga » (du Jula gngami, mélanger) signifie la même chose.

Quelles réactions suscite alors la cohabitation du FPA avec le français officiel ?

Les réactions sont un peu mitigées. Au début de son émergence, la cohabitation du FPA avec le français officiel ne fut pas des plus pacifiques. Dans les lieux de savoir, l'administration et les professeurs ne veulent pas entendre cette langue bizarre et barbare qui semble avoir horreur des articles et déforme le sens des mots. Ils y voient une mauvaise influence et un frein à la maîtrise du « bon français ». Ils ne veulent pas de ce français de rue et n'ont que cette sentence à la bouche : « Parlez le bon français », règle qu'essayaient de respecter élèves et étudiants en salle de classe mais une fois en dehors, reprenaient le cours de leur conversation en FPA. Peu à peu, le FPA envahit les foyers à travers des sketches, des clips musicaux, des chansons. Son influence augmente, attire non plus seulement les jeunes mais aussi des adultes qui y voient un jeu inoffensif, une manière de se relaxer, d'être « cool », « de se brancher », d'être dans la vague en somme.

Le FPA devient un langage à la mode qui fascine par ce sens incroyable de créativité et d'humour piquant jusqu'à l'absurde dont il fait montre car il s'adapte à toutes les circonstances.

A la méfiance et à l'inquiétude, font place petit à petit des sentiments de tolérance et d'acceptation à l'égard du FPA car les masses s'y reconnaissent, les locuteurs se comptent en plus grand nombre; il envahit les rues, les cinémas, les marchés, les campus. L'intérêt que suscite le FPA au sein des élites qui cherchent à analyser, à comprendre ce phénomène de société consacre son adoption. Les écrivains s'en mêlent et l'heureuse initiative de Kourouma dans son *Allah n'est pas obligé*¹ en constitue un exemple. Le succès de ce livre ne réside pas uniquement dans la chronique de l'impitoyable vie des enfants soldats mais aussi et surtout dans cette langue savoureuse, riche, originale que Kourouma met dans la bouche de son petit héros, Birahima, et qui n'est rien d'autre que du FPA. Cette idée de truffer le français d'expressions locales, de l'africaniser séduit toujours les écrivains africains mais il n'est pas évident de réussir ce savant mélange. Choisir d'utiliser entièrement le FPA dans l'écriture romanesque ou théâtrale et de l'assumer surtout ne semble pas chose aisée. Kourouma le fait superbement bien. C'est aussi ce qu'essaie de faire Abdourahman Wabéri dans son dernier roman, *Transit*² mais l'expérience est moins heureuse car le narrateur oscille entre deux registres de langue, et finalement, ne réussit pas à convaincre le lecteur de son choix de langue.

Conclusion

Le FPA, malgré les apparences et les craintes, n'appauvrit pas le français mais pourrait au contraire l'enrichir car le FPA laisse entrevoir l'énorme potentialité de créativité de ses locuteurs et ce sens créatif qui réinvente la langue française est bien la preuve que ses auteurs la maîtrisent parfaitement. Une

¹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

² Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Paris, Gallimard, 2003.

langue qui n'évolue pas, meurt. Le FPA assure la survie du français en Afrique francophone par cette capacité de créativité immense, riche, intense qu'il possède. Le fait que le FPA emprunte aux langues africaines assure son adoption et sa popularité auprès de portions de plus en plus grandes et diverses des populations africaines qui s'y reconnaissent. S'il peut avoir un besoin de structurer cette langue, d'organiser certains de ses usages (des tentatives dans ce sens existent déjà avec *Le Dico illustré* à Abidjan), il ne faut pas perdre de vue qu'elle est née en défiance au français officiel jugé trop structuré, trop raide, trop complexe dans ses règles et pas toujours adapté aux réalités de vie africaines. Le FPA est né avec la volonté de dire l'âme africaine.

Le FPA constitue un apport important à la diversité linguistique et culturelle francophone et mérite que de plus en plus de spécialistes s'y intéressent car ce n'est pas un simple phénomène de mode appelé à disparaître. Le FPA est là pour durer car il s'invente au quotidien avec humour, délectation, dérision et joie de vivre.

Alors, laissons derrière nous les craintes non justifiées que le FPA tuera le français en Afrique, « quittons dans ça! », « restons branchés » et cherchons plutôt à l'appivoiser, à le comprendre, à l'analyser car il comporte les clés pouvant nous ouvrir à des horizons insoupçonnés de découvertes enrichissantes.